

VOYAGE
DU BENGAL
A PETERSBOURG.

V O Y A G E
D U B E N G A L E
A P É T E R S B O U R G

A travers les Provinces Septentrionales de l'Inde, le
Kachmyr, la Perse, sur la Mer Caspienne, etc. :

S U I V I D E
L'HISTOIRE DES ROHILLAIS
ET DE CELLE DES SEYKES

Par feu GEORGES FORSTER :

Traduit de l'Anglais, avec des additions considérables et
une NOTICE CHRONOLOGIQUE DES KHANS DE CRIMÉE,
d'après les écrivains Turks, Persans, etc. ,

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut National des Sciences et des Arts, Conservateur
des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque Nationale de France,
Professeur de Persan à l'École spéciale des Langues Orientales
vivantes; de la Société philotechnique, du Lycée d'Alençon, etc.

T O M E II.

A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.
A N X (1802).

VOYAGE

DE G. FORSTER.

LETTRE XIII^e.

Kachmyr , avril 1783.

MON AMI ,

JE regrette bien de ne pas avoir lu , avant mon voyage aux Indes , les véridiques *mémoires* de M. Bernier , qui mérite une des premières places parmi les historiens de l'Inde (1) ; mais au moins cette description abrégée que je donne du pays de Kachmyr , pourra répandre quelque lumière sur celle que nous lui devons , y remplir plusieurs lacunes , ou indiquer les changemens survenus depuis ce voyageur. Si mon ouvrage offre un seul de ces avantages , il méritera peut-être quelque indulgence , et je serai honora-

(1) Voyez ci-dessus ma note , tom. I^{er}. , pag. 28. (L-s.)

blement dédommagé des désagrémens que j'ai éprouvés dans le cours de mon voyage. M. Bernier a eu des avantages que rencontrent peu de voyageurs et , heureusement pour le monde savant , ses talens le mettoient en état d'en profiter. Il parcourut le Kachmyr à la suite de l'ômrâ Danichmend-Khân , favori d'Aureng-zeb ; comme ce seigneur aimoit passionnément les sciences et les lettres , il favorisoit les recherches variées de cet ingénieux français , qui nous a fait connoître aussi les causes de cette importante révolution qui éleva Aurengzeb au trône de l'Hindoustân. Il s'y trouva en personne , et fut témoin oculaire de la plupart des principaux événemens qu'il raconte dans un style simple et intéressant ; ainsi je vous recommande bien particulièrement la lecture d'un aussi important et judicieux ouvrage. Cet écrivain ayant eu particulièrement des relations avec les Musulmans , dont on connoît l'aversion bien prononcée pour la religion des Hindous , et manquant des documens nécessaires pour faire des recherches , n'a

pas été , à beaucoup près , aussi heureux dans l'explication qu'il donne des principes et du système de la doctrine des Hindous (1), et c'est le seul point sur lequel je prétende jeter quelques doutes sur les opinions de M. Bernier. A la suite de cette espèce de dissertation sur Kachmyr , vous me permettrez de vous donner une courte relation de mes aventures dans ce pays.

A mon arrivée dans la ville , j'eus un appartement dans la maison de Zoùl-Féqâr Khân. Il me parut si bon et si favorablement disposé à mon égard , que j'avois résolu de rester chez lui ; mais mon valet , le même qui s'étoit attaché à mon service à Jombo , me fit connoître à la famille pour laquelle il savoit que j'avois des

(1) M. Forster veut ici parler de la lettre de Bernier à monsieur Chapelain , touchant les superstitions , étranges façons de faire , et doctrine des Hindous , ou Gentils de l'Hindoustân , où l'on verra qu'il n'y a opinion si ridicule et si extravagante dont l'esprit de l'homme ne soit capable , t. II , p. 97. Il faut aussi rejeter une partie des erreurs que cette lettre peut contenir sur le P. Roa , que Bernier a consulté et en qui il a eu plus de confiance qu'aucun jésuite n'en mérita jamais. Au reste , il est assez plaisant que le seul morceau foible de cet excellent ouvrage soit adressé au poëte Chapelain. (L-s.)

lettres de recommandation. Pressé vivement de loger chez un Cheykh Myrzâ, frère de mon hôte de Jombo, je fus, pour ainsi dire, arraché du toit hospitalier de mon cher Khàn, pour qui je garderai toujours un souvenir d'affection et d'estime. Son père avoit rempli des places éminentes dans l'Inde supérieure, à l'époque des invasions des Seykes et des Afghâns; Zoûl-Féqâr, qui avoit assisté lui-même à quelques-unes de ces actions, connoissoit parfaitement les motifs qui avoient dirigés les différens partis; ses remarques sur les événemens d'alors me procurèrent d'excellens renseignemens, et annonçoient un jugement profond, exempt de préjugés et de toutes ces misérables entraves qui captivent ordinairement l'esprit des Musulmans. Il étoit scrupuleux observateur des cérémonies de sa religion, dans lesquelles il paroissoit avoir une grande confiance, si l'on en juge par la manière dont il s'en acquittoit; et quoiqu'il s'aperçût que je me dispensois tous les jours d'assister aux prières ordinaires de sa fa-

mille, il ne se permit jamais ni censure ni remarque.

Je reçus chez Cheykh Myrzà les offres magnifiques de service, et tout le farrago de protestations dont les Asiatiques surchargent à tout propos leur conversation. A la vérité, le frère établi à Jombo, m'avoit annoncé comme un riche marchand, qui pouvoit procurer de grands profits à la maison, et cette annonce me valut un déluge de complimens. On commença par me baiser les genoux, et l'on finit par m'arroser la barbe avec de l'eau rose; enfin, on ne cessa de me prodiguer les plus fatigans égards jusqu'à ce que j'eusse annoncé que mes affaires m'appelloient promptement à Kâboul. L'arrivée d'un marchand de Constantinople acheva de me mettre à mon aise, car le Cheykh n'eut plus le temps de dire un seul mot de politesse à personne; et voyant que ma présence ne procureroit réellement aucun profit à sa maison, il m'auroit volontiers mis à la porte, si un autre turk se fût encore présenté.

Comme il n'y a point de kâravânsérây à Kachmyr (1), les négocians étrangers logent chez leurs courtiers, qui trouvant leur avantage dans cette complaisance ont, pour la plupart, des habitations vastes et commodes. Un géorgien qui habitoit une chambre voisine de la mienne, et qui étoit un voisin fort amusant, ne me parut pas ajouter beaucoup de foi à mon histoire, sur laquelle il se permit quelques

(1) Quoique M. Forster désigne constamment dans son voyage la capitale du Kachmyr sous le nom même de ce petit royaume, elle porte sur la carte de son itinéraire le nom de Sirinagor. En cela il s'accorde avec l'auteur de l'Ayîn Akbéry. « Sirinagor, dit-il, est la capitale du Kachmyr. Elle a 4 farsang (environ 6 lieues) de long. Les rivières de Behet, Mar et Lutchmekhel la traversent. La dernière est à sec une partie de l'année, et le Mar est quelquefois si bas, que les bateaux ne peuvent plus y passer. Il y a déjà plusieurs siècles que la ville est très-florissante, et abonde en ouvriers de différentes espèces. On y fabrique de superbes challes et autres belles étoffes en laine, parmi lesquelles on distingue le *doumah* et le *pettou*, espèces de challes inférieurs aux autres. Mais les meilleurs pettou viennent du Thibet. A l'ouest de la ville est une haute montagne qu'on nomme *Kouh-Solémân* (Montagne de Salomon); auprès de cette même ville sont deux vastes lacs toujours pleins. L'eau de ces lacs se garde long-temps dans des cruches ». *Ssoûbah de Kachmyr*.

Tout le pays de Kachmyr est regardé comme une terre sainte par les Hindous. (L-s.)

réflexions qui indiquoient ses soupçons. Un jour il lui prit envie de voir ma tête, et aussitôt il jugea que j'étois chrétien ; mais il fut un peu décontenancé , quand, d'un ton fort sévère, je lui dis d'être un peu moins prompt dans des jugemens aussi délicats , qu'il ne devoit pas ignorer toute l'ignominie attachée au nom de *Nas-sareny* (chrétien) donné à un musulman (1), dans un pays où l'on professe l'islamisme. Dans une autre conversation , le géorgien m'expliqua et me prouva même , par la comparaison , que la tête d'un chrétien est large par derrière et aplatie sur le sommet ; tandis que celle d'un musulman se rétrécit vers le haut et a une forme conique comme celle des singes. Ce géorgien étoit associé dans le commerce avec un de ses compatriotes demeurant à Bénarès ; ne pouvant plus douter que je ne lui fusse suspect , et craignant , avec raison , les suites dangereuses des confidences qu'il pourroit faire à d'autres sur mon compte , je me dé-

(1) C'est l'injure la plus sanglante qu'on puisse dire à un musulman du nord de l'Inde.

terminai à lui raconter ma véritable histoire, après lui avoir annoncé toutefois que sa perfidie ou son indiscretion lui causeroient inmanquablement des dommages considérables; que les biens qu'il avoit à Bénarès me répondoient de lui; enfin, que l'on séviroit sur la personne de son associé. Ce langage, soutenu par un extérieur honorable, me valut son zèle et son attachement, qui me furent très-utiles pendant mon séjour en Kachmyr.

Le Dyvân (1) que je voyois chaque jour, me continuoit ses bonnes grâces; et fidelle à ses promesses, il sollicitoit pour moi auprès du gouvernement la permission de quitter la province. Le mémoire qu'il présenta portoit, qu'un turk venu de l'Hindoustân, désiroit de passer par le Kachmyr, avec deux domestiques, pour se rendre à Constantinople. Dès que j'en eus su la teneur, je doutai beaucoup de la réussite : il arrive rarement aux étran-

(1) C'est le titre du premier ministre du gouverneur du Kachmyr. Ce mot signifie conseil, et désigne ordinairement le conseil d'Etat ou les bureaux du gouvernement. (L-s.)

gers de visiter le Kachmyr par curiosité ou pour s'amuser; et comme on ne m'avoit pas désigné de profession particulière, j'observai au Dyvân qu'il devoit s'attendre à un refus. La réponse d'Azâd Khân justifia pleinement mes craintes : il dit que les turks étoient de bons soldats, qu'il en manquoit, et qu'il m'emploieroit dans son armée. Le Dyvân eut beau lui représenter combien j'étois impatient de revoir ma patrie que j'avois quittée depuis très-long-temps, et quels foibles services il tireroit d'une personne ainsi retenue par force. Il imposa silence au pauvre hindou, d'un ton à lui faire cesser toute instance, car il avoit pris une résolution irrévocable.

Lorsque le Dyvân vint me rapporter cette triste réponse, je la devinai à sa contenance et à son trouble. Quoique je fusse moi-même très-mal à mon aise, comme vous pouvez bien imaginer, j'affectai cette résignation commune à tous les asiatiques dans les momens de détresse, et je m'efforçai de donner au pauvre Dyvân des consolations dont j'avois bien be-

soin moi-même. Depuis ce moment, je ne le vis plus (1), et je ne racontai même à personne ma déconvenue, bien persuadé que si elle fût devenue publique, personne n'auroit osé me secourir ou me donner asile.

En réfléchissant sur les différens moyens de me tirer de ce mauvais pas, je me rappelai ce banquier à qui j'avois porté un billet, et un jour ou deux après je m'adressai à lui pour un passe-port; il me promit très-franchement ses services, et comme il jouissoit d'une grande considération auprès du gouverneur, j'avois tout lieu d'espérer qu'il réussiroit. Afin d'esquiver les mauvaises querelles que m'auroit attirées le nom de Khosrou, inséré dans le mémoire précédent, je pris celui d'Yoùçouf, marchand musulman, que ses affaires de commerce appeloient à Péichoûr. Mais le jour même que le passe-port devoit être délivré, ma mauvaise étoile voulut que le

(1) J'ai appris depuis, que cet infortuné avoit péri victime d'une de ces cruelles boutades auxquelles Azâd est fort sujet.

banquier tombât dans la disgrâce , ce qui le déconcerta tellement qu'il ne s'occupait plus de mon affaire. Le despote l'avoit sollicité de faire une avance considérable au gouvernement , mais effrayé des dangers d'une telle opération , il prétextait toute impossibilité , et la dernière fois que je le vis , il étoit dans les angoisses de la terreur , il redoutoit les effets du ressentiment d'Azâd Khân ; en effet , j'ai su que , dans la suite , il avoit été mis à mort par ordre de ce gouverneur âfghân.

En parlant du gouvernement de Kachmyr , j'ai oublié de dire que , jusqu'à présent , les marchands n'étoient pas encore devenus les objets de ses inquiétudes ; les richesses qu'ils apportoient dans la province , les faisoient respecter et même caresser. Au reste , les obstacles qui s'opposoient à mon départ commençoient à me donner de sérieuses inquiétudes ; je me voyois au pouvoir d'un tyran jaloux et capricieux , sous un déguisement qui pouvoit me devenir fatal si j'étois découvert. La dernière circonstance me fermoit tout ac-

cès à la Cour. Mais je m'efforçois de dissimuler les plus légères apparences de chagrin ; je m'adressai au géorgien , dont j'ai déjà eu occasion de parler (1), pour le prier d'accélérer mon départ , sans lui faire part de tous les obstacles que j'avois éprouvés ; je me contentai de lui observer , que les occupations multipliées du Dyvân , dont il connoissoit pourtant toute l'amitié pour moi , l'avoit empêché de faire les démarches nécessaires. Mon homme mit le plus grand zèle et la plus grande activité dans cette affaire ; par le moyen de quelques présens , elle fut terminée en moins de 15 jours. Ayant loué un cheval à un naturel de Péichoûr qui retournoit dans sa ville , et pris à mon service un domestique persan , le 11 juin 1785 je quittai Kachmyr et mon honnête géorgien.

A 10 milles environ de la ville , la surface du terrain s'abaisse , et la rivière de Djalem y forme une espèce d'étang de sept ou huit milles de circonférence , nommé le *Ouller* en langue kachmyryenne ; il

(1) Voyez ci-dessus , pag. 6.

prend un cours très-doux, et se resserre insensiblement à mesure que les terres s'élèvent.

Le 12 au matin j'arrivai à Sompre, à la distance de 9 koss. C'est une ville très-peuplée sur la rive orientale du Djalem; là je déposai mon passe-port, et l'on m'en donna un autre. Après une halte de trois heures, principalement employées à réparer les harnois de nos bêtes, qui étoient entièrement en cordes, brides, étriers et sangles, j'allai avec Mohéb-ûllah, le propriétaire de nos montures, et Hhocéin, mon domestique persan, au petit village de Markore, à la distance de 10 koss. Mohéb-ûllah fit un très-bon pilau de voyage; pour moi, ravi d'avoir échappé des mains du gouverneur de Kachmyr, j'allai dormir tout à mon aise et en paix dans une mosquée voisine.

Le 13 à Hourri Dana, petit village situé à 4 koss de Sompre, et à 5 milles en de çà de la frontière de la province. La nuit étoit fraîche, je m'étois couvert avec une redingote, dans la poche de la-